

vous écriviez à propos de M. Duras, à partir de son texte *Le ravisement de Lol V. Stein* : « *Je ne dirai pas qu'il y a chez Margueritte Duras une écriture de la jouissance. Comme chez les mystiques, ce n'est pas l'éclipse du sujet (l'extase) qui est jouissance, mais(la sortie) de l'effacement subjectif, dans une subjectivation retrouvée, le pouvoir par l'écrit d'arracher à l'Autre un bout de savoir.* » (p. 100)

- D- Dans **Paternité et maternité. La filiation en question** (Campagne Première, 2009), vous écriviez : « *La langue est maternelle. Elle s'inaugure pour chacun là où une femme, s'absentant d'un tout pouvoir sur la conception, ouvre le concept de père et ferme ce mystère. Tout homme répondant aux critères définis par ce concept (le lien de filiation entre un homme et un enfant) pourra être dit père et une femme dite mère.* » (p. 165)
- E- Dans **Mémoire et transmission** (Campagne Première, 2015), dans le chapitre *Désaveu du père et perversion du langage*, en réponse à l'une de mes questions, vous affirmez : « *Mais la pulsion de mort n'est pas de la jouissance, en tout cas pas pour moi et il y a abusivement chez les lacaniens une assimilation de l'effacement du sujet avec la jouissance. Certes, quand il y a jouissance, il y a un moment très bref d'effacement du sujet, mais ce n'est pas pour autant que tout effacement du sujet est jouissance. (...) Ainsi dans la jouissance sexuelle, il y a un moment où il n'y a plus de sujet, il y a quelque chose de l'évanouissement de la dimension subjective, mais la jouissance est dans la réémergence du sujet après cette absence.* » (p. 113)
- F- Et en 2017, vous avez aussi écrit un texte intitulé **Du Symbolique transmis par les femmes**, (*Les lettres de la SPF*, n° 37) : ce sont elles qui nomment le père de leur enfant, ce que Lacan mentionne dans son élaboration sur la métaphore paternelle ...

On peut donc dire qu'il y a chez vous de la suite dans les idées, que vous reprenez d'un ouvrage à l'autre. Vous avez déjà abordé ponctuellement les questions dont vous traitez dans ce dernier livre **Petite histoire du désir au féminin**, mais vous les développez maintenant et vous y proposez des choses nouvelles en quatre parties :

- *Un premier chapitre de parcours historique*
- *Un autre est consacré aux deux controverses : Freud / Jones et Lacan / Montreilay*
- *Dans le troisième, vous précisez les concepts que vous proposez : Logos / savoir / Jouissance*
- *Dans la conclusion, vous abordez certaines questions féministes contemporaines.*

Parmi vos développements :

A-Il y a votre lecture critique du tableau de la sexualité de Lacan :

Vous indiquez que par cette élaboration, Lacan abandonne la métaphore paternelle qu'il avait proposée précédemment, où c'est « *la mère, donc une femme, qui introduit le concept de NOM (de père)* » (p. 52) ; c'est elle qui désigne l'homme comme père. Ce propos s'appuie sur les observations rapportées par Freud dans **Totem et tabou** sur des sociétés primitives où le totem (structurant l'appartenance au clan et la prohibition de l'inceste) est transmis matri -linéairement.

Vous considérez d'ailleurs que avec le mythe qu'il propose dans **Totem et tabou**, Freud tente de restaurer le concept de père mis à mal dans les sociétés qui se laïcisent depuis la Révolution française

et vous ajoutez que Lacan aussi tente de restaurer le concept de père mis à mal par le XXe siècle tragique.

Vous consacrez plusieurs pages à ce tableau de la sexuation en faisant remarquer que le sujet n'est pas écrit du côté féminin par Lacan ; on y trouve seulement S (A/) qui désigne l'Autre primordial, **maternel**... !

Vous soulignez que chez Lacan et surtout chez ses élèves, dans l'usage fait du Nom-du-Père, c'est le Père qui est mis en avant et non le Nom, comme dans les **Écrits** : « *Ce n'est pas de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit, de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi.* » (cf. SGD : *Petite histoire du désir*.... p. 61)

B-Vous faites un parallèle entre la controverse Freud – Jones et le débat : Lacan – Montrely, que vous nommez : la seconde controverse.

Selon vous, Freud et Lacan ont été des pionniers, des découvreurs, quant à la mise à jour des rapports homme – femme dans la société moderne, mais non pas sans contradictions. Vous écrivez : « *Il a fallu attendre Freud pour que les femmes aient un statut de sujet désirant et Lacan pour donner une définition qui ne les exclue pas du logos – non sans que leurs avancées ne les aient pas eux-mêmes effrayés au point de les voir à l'occasion revenir en arrière.* »

Freud a révolutionné la pensée en constatant et affirmant que « *le désir chez une femme est d'ordre psychique, il est de l'ordre de la pensée, certes refoulée, alors même qu'il peut se manifester par une somatisation. C'est bien là le scandale qu'a été la découverte de la psychanalyse. Les femmes désirent non pas depuis leur utérus, mais dans l'ordre de la pensée.* »

Cependant, Freud revient ensuite au corps organique avec sa formule : « *l'anatomie c'est le destin* » ; et en parlant de 'continent noir', il reconnaît « *qu'il a loupé quelque chose, qu'il y a dans la relation mère-fille avant l'Œdipe un monde mystérieux et que la sexualité des femmes lui échappe* » SGD, in PHDF, p. 45

De même chez Lacan, dites-vous : il a entendu le nouveau de la pensée de Michèle Montrely : « *La jouissance est à déterminer comme écriture* », écrit-elle en 1971 dans **L'ombre et le nom**. L'**ombre** désigne cette part du féminin avec laquelle tout être humain doit s'arranger, en tentant diversement de l'inscrire, de l'écrire comme Nom, ce que MM. va développer ensuite comme traces du lien fœtal et ancestral.

Michèle Montrely a alors écrit : « *Le plaisir, par conséquent, loin de se réduire à l'excitation d'un organe, transporte au contraire la femme dans le champ du signifiant. Comme dans le rêve...et l'acte poétique, le plaisir sublimé...balayant toute signification, s'empare de la femme, la capte dans sa progression et dans son rythme.* » (*L'Ombre et le Nom*, Ed. de Minuit, 1977, p. 79)

Lacan a entendu cela, dites – vous ; il reconnaît l'intérêt des écrits de M. Montrely dans un article de *Scilicet* et il l'invite à parler à son séminaire, mais selon vous, il en a eu peur parce que cela sape les bases de la société patriarcale. Dans ses élaborations, il réintroduit le père, le phallus, et la jouissance phallique comme référence pour les deux sexes.

A cette époque, selon vous : « *Lacan bafouille, il a le plus grand mal à penser 'une femme', seule existe la mère.* » (p. 84) Peut-être que ce recul de Lacan tient aussi au fait que les propositions de M. Montrely divisent son école, sapent les fondements de l'EPF qu'il a construite. En effet, vous avez

raconté que ces questions relatives au féminin et au 'transfert maternel' (c'est-à-dire ce qui émerge de ce féminin dans la cure) sont diversement travaillées avant 1980 et qu'elles sont un des enjeux de la dissolution de l'ÉFP. Peut-être que la restauration théorique du père et du phallus par Lacan avait alors aussi cette visée : réduire les tensions dans son école, tenter de concilier des positions antagonistes ?

C-Vous développez votre analyse critique des choix conceptuels de Lacan relatifs à la rencontre amoureuse et sexuelle : selon lui, un homme rencontre une femme soit au titre d'objet, objet perdu, objet cause de son désir ; soit comme mère : « *la femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que mère* » (Lacan), c'est-à-dire en tant que non castrée, toute, échappant à la fonction phallique.

Vous n'êtes pas d'accord ; selon vous, il : « *part d'une position masculine fréquente dans la clinique, pour définir ce qui serait (ce qui a été considéré par ses élèves), comme la structure de la sexualité.* » « *Prisonniers de leurs fantasmes qui voudraient qu'ils jouissent du corps d'une femme, devant ce qui leur échappe d'elle, ces hommes s'interrogent : 'mais elle, de quoi jouit -elle ? Que veut-elle ? Et Lacan répond : elle n'est pas toute dans le discours, elle a une jouissance supplémentaire, elle sait qu'elle l'éprouve, mais elle ne peut rien en dire ; c'est la jouissance de type mystique.* » SGD, PHDF, p. 129 – 130.

Or, si l'on écoute certaines femmes, si on les lit, dites-vous, on entend autre chose. Ainsi Thérèse d'Avila : « *elle dit beaucoup de ce qui fait sa jouissance. De la certitude de la présence de l'Autre surgit un savoir qui fait retour sur le corps ; elle y trouve une force pour agir et sa jouissance est dans l'acte de création qui suit le moment où comme sujet elle s'est absentée, l'extase n'étant que la métaphore de cette absence.* »

A partir de là, vous consacrez plusieurs pages à la rencontre des corps amoureux (p. 95 – 97), ce qui est assez rare dans les textes analytiques : « *Dans la jouissance sexuelle, d'où jaillit le 'signifiant' (M. Montrelay), comme jaillit le mot d'esprit, un bout de l'insu émerge d'un temps d'absence du sujet. Comme une évidence, comme un trait fulgurant, un sens nouveau apparaît, avec la résurgence de la dimension subjective.* »

Et vous faites un parallèle entre ces temps de rencontre amoureuse et sexuelle et des moments de cure, où quelque chose surgit dans le discours, produit un étonnement chez l'analysant et l'analyste et peut les faire rire ensemble.

Parenthèse : vous rappelez un tel moment d'absence dans un petit texte, *Mot d'esprit, rôti de marcassin aux trois purées*, in **Des psychanalystes aux fourneaux, 40 recettes faciles à interpréter** (Edition Campagne Première, 2019, p. 101) : vous cherchez à préparer la sauce qui accompagne votre plat d'enfance sans être satisfaite, vous ne trouvez pas ce qui manque, vous vazez alors à d'autres occupations, et soudain, Euréka ! il manque le genièvre ! « *Un sentiment de bonheur m'envahit ; il m'avait fallu passer par ce moment d'absence, ce moment d'abandon pour, d'une certaine façon, inventer* ». Comme Freud, dites-vous, qui parle « *de quelque chose d'indéfinissable...une absence...et d'un seul coup, le mot d'esprit est là !* »

Et vous formulez plusieurs propositions.....pour dépasser le phallocentrisme de la psychanalyse. Je les présente en les accompagnant de quelques questions :

La première : parler du NOM plutôt que du Nom-du-Père. Chez Lacan, comme chez les lacaniens « *Le Nom a disparu au profit de l'homme / père, compagnon de lit.* » (SGD, p. 77)

Pour ce qui est du désir des femmes ou de la femme (*que veut-elle ? que désire-t-elle ?*), vous proposez un déplacement qui met en avant une autre question : *d'où désire-t-elle ? où s'origine son désir ?*

Vous proposez le terme de *Logos* pour remplacer celui de *Phallus* ; cela est nécessaire selon vous pour penser toutes les questions de genre, de filiation, d'amour qui agitent les sociétés d'aujourd'hui, sans la référence au patriarcat : « *Le logos, à la fois parole et discours, texte écrit ou parlé, au principe de la logique, de la rationalité, est ce qui vient couper l'homme de la nature. L'exclusion des femmes du logos est par conséquent une exclusion de la dimension subjective et les renvoie du côté de la nature.* »

La pertinence de cette proposition se lit dans le parcours historique que vous faites dans la première partie de votre livre, de la Grèce à la Rome antique, du judaïsme au christianisme et dans ce que vous développez ensuite.

Cependant, dans la psychanalyse, le phallus renvoie au complexe de castration : peut-on alors le penser sans le phallus ; et même en considérant, comme vous le faites, que la castration concerne tout être humain, garçon ou fille, quand il entre dans le langage (« *Rien ne semble différencier un désir spécifiquement féminin.* » « *Désir et sujet ont la même origine : le manque à être comme cause* », écrivez-vous (p. 54)), comment alors penser la différence homme / femme ?

Tout être humain aussi est concerné par une prise de position corporelle phallique, qui se manifeste très précocement par une motricité dynamique et la maîtrise de la verticalité de son corps, puis par le passage à la position debout et à la marche, dont les aléas peuvent se lire dans la clinique : des difficultés à garder une position verticale, des affaissements du corps, des troubles somatiques divers. F. Dolto écrit à ce propos : « *Je pense que notre structure est axiale, qu'elle est comme un fil dans notre histoire, de notre conception à notre mort.* » (In *Séminaire de psychanalyse d'enfant I, Seuil, 1982*, chap. 17, p. 229). Sans le concept de phallus, comment penser cette structure verticale et axiale ? J'ajoute : comment penser des productions culturelles comme les menhirs, les gratte-ciels, les tours Eiffel, les armes, les canons, les clochers, les minarets, et de nombreuses créations artistiques....sans ce concept de phallus ?

Enfin, vous proposez aux analystes de se passer des différentes distinctions lacaniennes relatifs à la *jouissance* (si rebattus dans une certaine production analytique), en vous servant de ce concept uniquement à la sortie des moments de disparition, évanouissement, extase... Cette proposition me paraît très précieuse dans la clinique, quand l'analysant tente de sortir de la répétition mortifère de symptômes, quand il frôle la mort ou la disparition, ou quand s'actualisent dans le transfert des moments liés à des traumatismes.

Mais peut-on toujours faire sans ces distinctions ? Comment alors nommer la relation primordiale du sujet à son propre corps et à l'autre corps ? Vous-même, vous écrivez : « *C'est la Nomination, comme castration, comme effet de l'entrée de l'homme dans le langage, qui prive l'homme d'une jouissance immédiate à son corps* » PHDF, p. 52. Ou encore dans ce texte de 2017, '*Du symbolique transmis par les femmes*', vous parlez d'une jouissance que le sujet doit perdre, quitter : « *Dans le passage du lien*

